

Autour des Avants

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 51

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les chansonniers vaudois.

Dans une conférence très goûtée, qu'il a donnée à l'Association romande de Berne et qui avait pour sujet : « Les chansonniers romands », M. *Elie Ducommun* a eu l'occasion de mentionner un certain nombre de chansonniers vaudois, dont il a fait un éloge mérité.

Répondant à notre demande, M. Ducommun a bien voulu nous communiquer les quelques notes suivantes, qui ont trait à ces chansonniers.

Le conférencier a parlé d'abord de JUSTE OLIVIER, le premier des poètes et des chansonniers vaudois, et qui bientôt, espérons-le, aura son monument sur l'une de nos promenades publiques.

On se souvient de la jolie chanson de Juste Olivier, qui a pour refrain : « Qu'on est heureux d'être petit ! » si consolante comme façon de comprendre la vie, — de ses chants patriotiques, entre autres « Il est, ami, une terre sacrée ! » — *Les derniers combattants*, *Jeune Helvétie*, — de ses rondes villageoises ou enfantines : *Les marionnettes*, *La clé des champs*, *Finaut*, *la Vision du berger*, composées alors que leur auteur était professeur à Lausanne.

Il n'était pas partisan des grandes réformes politiques et sociales, tout patriote sincère qu'il était, et l'on ne sait pas toujours s'il critiquait les innovations de son temps ou, malicieusement, ceux qui s'y opposaient par esprit de routine. C'est du moins l'impression qu'on éprouve en lisant *Le bon vieux temps helvétique* et plusieurs autres productions semées dans ses *Chansons lointaines*, publiées peu de temps après son arrivée à Paris.

M. Ducommun a parlé ensuite de M. FRANÇOIS OYEX-DELAFONTAINE, qui fut un rimeur fécond, toujours prêt à chanter les divers événements de la famille, les fêtes nationales et les beautés de la patrie. On a de ce poète certains couplets bien personnels, entre autres dans *Le drapeau vaudois*, dans *Le soldat vaudois*, dans *l'Oiseau captif*, dans *Poète et alouette*, dans *Le toit de chaume* et dans *Aimer et sentir*.

Est venu ensuite JACQUES PORCHAT, le fabuliste, qui ne négligea pas la chanson dans les occasions où la fibre patriotique vibrait en lui. On chante encore dans le canton de Vaud son *Vital au pays* (qu'il vive et soit heureux !), son chant *Nous espérons*, dédié au Grand Conseil vaudois en 1829, ses couplets *Pourquoi j'aime ma patrie*, *Respect à l'Helvétie*, *le Champ du Repos*, *Les premiers cheveux blancs*, *Suisse et canton*, *L'image du ciel*.

LOUIS FAVRAT a eu son tour. Il représente la chanson vaudoise dans sa charmante naïveté ; il a fait surtout la chanson en patois, éminemment villageoise, avec le grain de sel campagnard et l'originalité de l'expression.

Il a publié en français des écrits très intéressants, tels que *L'année de la misère*, les *Zigzags d'un botaniste*, *Un botaniste vaudois*, ainsi que des ballades, rondes romandes et chansons, au

nombre desquelles se distinguent par une verve joyeuse : *A la ville d'Yverdon*, *Le vin de Lavaux*, *Ma bourse*, *Le demi-grandson* et d'autres encore.¹

AUGUSTE BÉRANGER, né en 1830, fut successivement licencié en théologie, maître de langues et professeur de littérature française à Lausanne ; il était le chansonnier aimé de ses condisciples d'abord, puis de ses collègues. On a de lui un certain nombre de chansons spirituelles, dont plusieurs se retrouvent dans les collections de la *Bibliothèque universelle*, notamment *Sur le Léman*, couplets composés à l'occasion du Tir fédéral de Genève de 1851, et « Liberté, fille des cieus, etc. »

HENRI GIROUD, de Ste-Croix, actuellement établi à Genève, a joué un rôle important, comme chansonnier et musicien, pour le développement de la chanson populaire dans la Suisse romande.

Il a publié d'abord un certain nombre de recueils de chœurs, qui ont eu un succès mérité, puis une collection de 30 mélodies pour chant et piano ; s'est fait très avantageusement connaître ensuite par ses *Cantates de Grandson* et de *Davel*. Plus tard, cédant aux instances de ses amis, désireux de voir se répandre toujours plus et se populariser ses mélodies, telles que *Beaux rêves d'or*, *Le sentier perdu*, *Le rouel*, *La première neige*, *Avril revient*, il en fit une édition sans accompagnement. Il y ajouta un choix de charmantes chansons inédites et consentit ainsi le recueil aujourd'hui très populaire sous le titre du *Chanteur romand*.

Une des dernières productions qui l'ont fait le mieux connaître est la *Cantate de Pestalozzi*, œuvre remarquable à la fois de poète et de musicien.

Le conférencier s'est excusé de n'avoir pu se procurer des renseignements suffisants sur plusieurs autres écrivains vaudois, dont on a conservé des couplets, composés plus ou moins occasionnellement et qui ne sont que très parcimonieusement répandus dans leurs écrits. Ce qui n'est pas fait peut encore se faire !²

Autour des Avants.

Nos amis de Montreux ont inauguré, lundi 16 décembre, la ligne des Avants, premier tronçon du chemin de fer de Montreux à l'Oberland bernois. Cette fête — à laquelle le *Conteur* avait été aimablement convié — nous ne la raconterons pas : ce serait de la soupe réchauffée. Chacun a su par les journaux quotidiens qu'elle a eu la réussite la plus complète. Le contraire aurait surpris ; car à Montreux, rien ne rate. On n'a pas souve-

¹ Ces morceaux ont été publiés jadis dans le *Conteur vaudois*. On les trouve tous aujourd'hui dans le charmant volume *Mélanges vaudois*, de L. Favrat (Payot et C^e, éditeurs).

² Le *Conteur* recevra avec plaisir et reconnaissance les chansons inédites, d'auteurs vaudois et romands, qu'on voudra bien lui communiquer.

nance qu'une réjouissance publique quelconque y ait été contrariée par le mauvais temps. Fixe-t-on la fête des Narcisses à la Saint-Pèregrin, on peut être sûr que la journée sera douce et ensoleillée à souhait.

Dimanche dernier, une tempête de neige se déchainait sur tout le pays avec une violence rare. Le lendemain, le baromètre demeurerait très bas. D'autres que les Montreusiens eussent renoncé à célébrer, dans ces conditions, l'ouverture d'une voie ferrée alpestre. Mais eux ne se laissent pas retenir par si peu. Un magistrat de Berne l'a dit, ils ont la hardiesse, la foi, l'optimisme. Ils sont de plus dans les bonnes grâces d'un savant météorologue et d'un astrologue non moins illustre.

« Vos tables ne nous annoncent rien de bien réjouissant, dirent-ils à celui-ci, mais vous en corrigerez bien les pronostics à notre intention, n'est-ce pas ? »

— N'ayez pas peur, répondit M. Capré, je viens de remettre mon grand équatorial au point ; il m'annonce la conjonction d'astres la plus propice qui se puisse souhaiter : vous aurez pour votre inauguration un soleil de la Saint-Martin dans un ciel d'août.

Et au directeur de la station météorologique de Clarens-Montreux : « Nous sommes certains d'avoir le beau ; cependant, si vous nous dites que l'approche des bourrasques d'Amérique n'est pas à craindre, cela ne fera pas mal dans le programme. »

— Je viens de prévenir vos désirs, déclara M. Bühler ; les stations des Etats-Unis s'engagent, sur ma demande, à nous laisser souffler vingt-quatre heures. Voici le télégramme que je reçois de là-bas, en cet instant :

« Empêchons départ dépressions du 15 au 17, mais nécessaire graisser. »

Quand les habitants de la terre classique des affaires parlent ainsi, on se doute bien qu'il ne s'agit pas de graisser les nuages, ainsi que l'entendait le pronostiqueur Cavin. Les Montreusiens ne s'y méprirent pas un quart de seconde, et, dix minutes après la communication de M. Bühler, la Banque de Montreux envoyait aux météorologues de New-York un mandat télégraphique de 5000 dollars.

L'optimisme, le courage et la foi, c'est bien beau ; mais qu'est-ce sans le nerf de la guerre ?

Heureusement pour les Montreusiens, cet agent de succès ne leur fait pas plus défaut que les autres. A l'instar des Américains, ils jonglent avec les millions. C'est aux qualités de leurs femmes qu'ils doivent en grande partie leur fortune. M. Martignier le déclarait déjà il y a plus de quarante ans :

« La population de Montreux se distingue de celle des lieux voisins par son langage, qui est original et dont la prononciation diffère de celle des autres patois du pays. Les hommes sont laborieux et ont conservé longtemps la simplicité des mœurs antiques, mais cette simplicité a disparu au contact des étrangers et avec un plus grand bien-être. Les femmes sont très remarquables par leur travail, leur propreté dans la tenue de la maison, leur esprit d'ordre et d'économie et même par leur

culture intellectuelle. C'est à elles que Montreux doit, essentiellement, l'aisance dont il jouit. La femme de Montreux a ceci de particulier et qui la distingue avantageusement, c'est que, quelle que soit sa fortune, elle ne joue pas à la dame; elle reste dans sa position, qu'elle occupe dignement et noblement. Cela faisait dire à un homme de beaucoup d'esprit qui connaissait bien Montreux: « Il est plus facile de faire une duchesse d'une fille de Montreux que d'une dame de nos petites villes. »

Les habitants de Montreux ont-ils perdu, plus que ceux du reste du canton, les patriarcales habitudes? C'est bien difficile à dire. Quoi qu'il en soit, leur fortune ne les a pas rendus fiers pour deux sous. Ils parlent toutes les langues de la terre, mais leur cœur est demeuré vaudois. Peut-être même que leurs innombrables employés d'hôtel ne s'expriment en allemand ou en anglais que pour faire plaisir aux hôtes d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, et qu'ils sont tous de purs enfants de la Rouvenaz, de Vernex, de Sâles, de Pertit ou de Pallens.

Ceux des invités de lundi qui n'avaient pas remis les pieds aux Avants depuis trente ans et plus et qu'y a transportés les coquets wagons du M-O-B, auront eu de la peine à reconnaître l'ancienne alpe. Ce ne sont plus quelques modestes chalets et la bonne petite auberge de Mme Dufour. Des hôtels comme on en voit à Montreux, à Interlaken ou à Nice, une chapelle battante neuve, des villas modernes et une gare s'élèvent dans les prairies que parfument les narcisses en mai. C'est la ville transportée à la montagne.

Amateurs de pittoresque, ne gémissiez pas; ne maudissez ni le progrès, ni les étrangers, ni les chemins de fer. Cela ne servirait à rien, et puis vous affligeriez nos amis de Montreux.

Saisissez plutôt avec empressement l'occasion qu'ils vous offrent de gagner les hauteurs rapidement, sans fatigue et à bon marché. Arrivés aux Avants, frais et dispos, il vous suffira d'une heure ou deux de marche pour gagner certains coins d'alpe ayant gardé toute leur virginité et où, vous pouvez m'en croire sur parole, aucun touriste de Londres ou de Chicago ne viendra troubler vos rêves de poète ou votre familial pique-nique. V. F.

Chliâo de San-Livro.

L'article patois, publié dans le numéro du 30 novembre, sous le titre: *Coumeint ne sein*, nous vaut la lettre suivante:

Monsu dâo Conteù,

L'autro desando y'è lâisu dein voutron pai-pai on article io se de: Coumeint ne sein? Po fini vo racontâ à quiet lè dzeins d'Aubouna reconnaissent chliâo de San-Livro. L'est à la lotta. Bin sù, que la portont! Mé que su de stu veladzo, l'è prâo zu portaie. No demâoront pas mau pertsi: âo fin hiaut d'on pecheint dêrupito et que faut bougrameint montâ, po arrevâ âo veladzo. Coumeint volia-vo que lè bravès dzeins de San-Livro fassont po allâ pè lè vegnès que sont dâi îadzo ein de lè d'Aubouna, pè Cruzilles, Non-servi, tot proutso de Fétsi. Faut portâ lè z'utis, la vicaille po tot lo dzo et onna lotta va bin mi qu'on panai âo brê.

Et po allâ à la faira, et assebin âi coumechons, po rapportâ lè petits et grands cornets de café, de suero âobin de cassenarda. Lè boutequi d'Aubouna âmont bin vaire veni ion de chliâo citoyens; peinsont que vont fêrè cauquiès bounès eimplettès, et cein ne manquiè pas.

Peinsâ-vo vai que chliâo bravès dzeins d'Aubouna, que sâvont tant bin dêvezâ, diont assebin que lè citoyens de San-Livro, portont l'âo chômo âo prâidzo, avouè la lotta. Oh! se vo

plliè! ne lè z'étiutâ pas, n'est pas veré, kâ du veingt ans que ye su dein stu veladzo n'è rein vu de cein, pas pi que cuntsont avouè.

Mé rassovignè, on iadzo y'a cauquiès z'anaiès, onna brava fenna de San-Livro étâi z'alliâè rebliollâ à 'na vegna tot proutso de Fétsi, et vo sèdè, y'a on bet po l'âl arrevâ du tsi no.

L'vâi portâ son bouèbo, de cauquiès seannès, dein on croubellion, su sa tita; arrevâie lè, lo grand matin, l'arreindze lo gosse perque bas dezo on abro. Po sein reveni, dêvai la nè, l'étâi on pou pressaie, le vint quasi tant qu'âo veladzo, et arrevâie amont, le fâ on geste épouâireint et dit: Eh! mon té, mé què âobliâ mon bouèbo à la vegne!! L'a dû sé reveri et allâ queri lo gosse, que roailâvè dein sa croubellie, tot solet... Ora, ditès-mè vâi, se la fenna avâi z'u 'na lotta, vu bin frèrà que ne l'arâi pas âobliâ de la preindra!!

Onna bordzâita de San-Livro.

Souhaits d'anniversaire.

L'autre matin, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, un de nos amis recevait la visite d'une ravissante fillette de quatre ou cinq ans. Dans les mains de la fillette, un bouquet de violettes et le compliment que voici:

En ce jour anniversaire,
Dont tu gardas le secret,
Durant si longtemps, père;
En ce jour anniversaire,
Accueille ma messagère
Ses baisers et son bouquet.

Sans doute, elle saura faire,
Mieux que moi, je le sens bien,
Mes souhaits d'anniversaire.
Sans doute elle saura faire
Mille vœux, mieux que son père,
Même en ne te disant rien.

Tu la comprendras, j'espère,
Dans son langage d'enfant,
Pour ce jour anniversaire
Tu la comprendras, j'espère,
Et tu combleras sa mère
Et moi-même, en l'embrassant.

G.

Reviendrait-il donc le temps heureux où l'on savait encore donner un tour aimable et original aux compliments, sans qu'il fût besoin pour cela de figurer dans le bottin du Parnasse?

Entre Payerne et Moudon.

Trois commis-voyageurs — joyeux compagnons comme ils le sont presque tous, surtout quand ils sont Genevois, — prennent un soir le train de Payerne pour Moudon. Familiarisés depuis longtemps avec les beautés champêtres de la ligne de la Broye, ils s'apprentent à faire une partie de cartes.

Au moment du départ, survient un de leurs collègues, qui, le portemonnaie probablement mieux garni, monte en deuxième classe. Nos trois voyageurs l'invitent à venir dans leur compartiment pour faire la partie avec eux.

« Je veux bien jouer avec vous, répond-il, mais venez en deuxième ». Le trio s'informe auprès du contrôleur du coût du déclassement; c'est 50 centimes.

Cinquante centimes chacun, soit 1 fr. 50 c. pour les trois! Nous aimons mieux boire une bonne bouteille à Moudon! s'écrient-ils.

Son devoir accompli, le contrôleur vient s'asseoir auprès d'eux pour suivre leur jeu.

« Eh! contrôleur, vous qui êtes un farceur, lui fait un des Genevois, tâchez donc de trouver un truc pour faire venir ici notre collègue qui est en deuxième classe. »

Au bout d'un instant, l'employé leur dit en riant: « J'ai votre affaire. Dans deux minutes il sera ici ».

— Comment ferez-vous?

— Ça, c'est mon secret.

— Eh bien, si vous réussissez, je paie une bonne bouteille, à Moudon.

« Moi aussi... moi aussi!... s'écrient ses deux compagnons. Et les trois amis qui tout à l'heure reculaient devant une dépense de cinquante centimes, s'offrent maintenant d'en payer trois fois plus pour la seule satisfaction de jouer un tour à un camarade.

Le contrôleur se rend dans le compartiment de deuxième classe. Deux minutes ne sont pas écoulées que la porte de communication s'ouvre avec fracas et que notre quatrième Genevois, bondissant comme s'il avait le diable à ses trousses, vient s'affaler plus mort que vif auprès de ses collègues.

Voici ce qui s'était passé. Etant entré en deuxième classe, le contrôleur se place tout à l'opposé du compartiment où le commis-voyageur s'était installé. Absolument seul, celui-ci n'avait pas l'air de s'amuser. « Vous avez peu de clients en deuxième? » dit-il au contrôleur.

— En effet, sur la Broye, nous avons rarement des voyageurs de seconde, à part les permissionnaires et les personnes gravement souffrantes. Ainsi, aujourd'hui je n'ai encore eu qu'un seul voyageur en deuxième et c'était un malade atteint du typhus, qui se rendait à l'hôpital de Morat. Et, tenez, il occupait justement la place où vous êtes maintenant.

Le voyageur se lève comme mû par un ressort: « Le... le... le typhus... mais c'est ça... ça... se ra... masse... »

— Oui..., on le dit, déclare calmement l'employé.

Alors notre Genevois de se sauver en troisième sans prendre le temps d'emporter son chapeau et ses bagages. A voir son épouvante, ses collègues s'alarment sérieusement et s'empressent autour de lui.

Remis de sa frayeur, le pauvre voyageur raconte pourquoi il a changé de place. A ce récit, nos trois amis, comprenant la ruse du contrôleur, s'abandonnent à la plus franche gaieté et s'efforcent de rassurer leur camarade. Mais celui-ci avait eu si peur qu'en arrivant à Genève il se mit au lit et avala le contenu d'une demi-douzaine de bouteilles d'eau Hongroise, pour chasser les microbes de la terrible maladie.

Le contrôleur.

Le premier phonographe.

Il y a deux siècles que, pour la première fois, les Parisiens entendent un phonographe, celui du sieur Raisin, ex-organiste de la cathédrale de Troyes.

Le fait est véridique: le sieur Raisin ne dénommait pas son invention du nom de phonographe, il l'appelait modestement: *l'Épinette enchantée*.

En l'an 1682, par un chaud dimanche du mois d'août, la Foire des Loges battait son plein, une foule compacte s'y pressait; c'était la foire à la mode, tous les Parisiens s'y donnaient rendez-vous: gentilshommes, bourgeois, ouvriers, accouraient dans la forêt de Saint-Germain pour se réjouir à la vue des balladins de toutes sortes qui s'installaient sur la pelouse.

On y trouvait de tout, des bals aux orchestres criards, des théâtres en plein vent où des pitres paraïdaient, débitaient des lazzi; des exhibitions bizarres: des géants, des nains, des femmes colosses, des veaux à deux têtes, des vaches à quatre pattes ou à plusieurs queues.

Cette année-là, on remarquait une baraque qui offrait au public une nouveauté.

On lisait sur une grande pancarte placée devant les tréteaux une affiche ainsi conçue:

Accourez tous entendre l'épinette enchantée,
la huitième merveille du monde,
dont l'ingénieux mécanisme a été inventé
par le sieur Raisin, ex-organiste de la
cathédrale de Troyes, en Champagne.
Cet instrument répète aussitôt tous les airs
que l'on veut y jouer.